



MIKHAÏL
BOULGAKOV

LE
MAÎTRE
ET MARGUERITE

TRADUIT
DU RUSSE
PAR ANDRÉ
MARKOWICZ
ET FRANÇOISE
MORVAN



ROMAN



Moscou, années 1930, le stalinisme est tout puissant, l'austérité ronge la vie et les âmes, les artistes sont devenus serviles et l'athéisme est proclamé par l'État. C'est dans ce contexte que le diable décide d'apparaître et de semer la pagaille bouleversant les notions de bien, de mal, de vrai, de faux, jusqu'à rendre fou ceux qu'il croise.

Chef-d'œuvre de la littérature russe, livre culte à travers le monde, *Le Maître et Marguerite* dénonce dans un rire féroce les pouvoirs autoritaires, les veules qui s'en accommodent, les artistes complaisants, l'absence imbécile de doute.

André Markowicz (qui, en retraduisant les œuvres de Dostoïevski leur a rendu leur force) s'est attaqué en compagnie de Françoise Morvan à ce monument littéraire et nous restitue sa cruauté première, son style brut, son souffle, son humour, son universalité.

LE MAÎTRE ET MARGUERITE

LE MAÎTRE ET MARGUERITE

MIKHAÏL BOULGAKOV

TRADUIT DU RUSSE PAR
ANDRÉ MARKOWICZ ET FRANÇOISE MORVAN

éditions inculte

EN GUISE DE PRÉFACE

En 1928, lorsque Boulgakov commence à écrire un roman sur « le diable » et « Dieu » (pour reprendre les thèmes de ses premières notes), il sait qu'un tel roman sera impubliable en URSS, mais il l'écrit comme un acte de résistance, une manière de dire sa liberté face à Staline. C'est en 1928 que Staline met fin à la NEP, la Nouvelle politique économique, qui autorisait une part d'initiative et de propriété privée, et c'est en 1928 qu'il engage sa politique de collectivisation de l'agriculture qui plongera le pays dans la famine et donnera lieu à la première vague de terreur de masse après la fin de la guerre civile.

Alors même que la censure s'appesantit, et qu'il lui devient de moins en moins possible de publier ou de faire jouer ses pièces, il reprend, remanie, corrige jusqu'à sa mort : les dernières corrections datent du 13 février 1940 ; il meurt le 10 mars sans avoir pu revoir définitivement l'ensemble du texte – un texte qui est aussi le roman de toute sa vie et prend en miroir le reste de son œuvre, en particulier son théâtre.

Commence alors la longue histoire du manuscrit, sauvé par la patience et la vigilance de sa femme Éléna. Si, peu à peu, le théâtre de Boulgakov parvient timidement à être joué, il faut attendre 1966 pour qu'une version expurgée du *Maître et Marguerite* puisse voir le jour en deux livraisons de la revue *Moskva* dont les numéros sont épuisés en quelques heures. Après la parution d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* en 1962, chacun voit là l'événement majeur de la période du « dégel » ; des lectures sont données un peu partout, et, même si les critiques officiels observent un silence réprobateur, le roman circule comme une promesse partagée. Éléna Boulgakova obtient l'autorisation de faire paraître à l'étranger une édition complète du manuscrit (le texte donné par la revue *Moskva* était abrégé du tiers) et la première édition

paraît en Allemagne en 1969, suivie, quatre ans après, de la première édition complète en URSS du roman.

Très rapidement, les traductions se multiplient et *Le Maître et Marguerite* est reconnu dans le monde entier comme le chef-d'œuvre de Boulgakov et le chef-d'œuvre du roman russe du XX^e siècle. C'est aussi cette histoire du manuscrit du maître sauvé par Marguerite que préfigure le roman, comme une fable dont le thème profond serait, malgré tout, la confiance.

*

Né en 1891 à Kiev, fils d'un professeur d'histoire des religions occidentales (ce qui n'est pas sans incidence sur le thème central du roman), Mikhaïl Boulgakov a d'abord été médecin, et c'est comme médecin qu'il a décrit dans son premier grand roman, publié en 1925, *La Garde blanche*, la situation monstrueuse de Kiev pendant la guerre civile, prise par les bolcheviks, occupée par les Allemands et leurs alliés tsaristes, puis par les nationalistes ukrainiens, avant que les bolcheviks ne reprennent le pouvoir. Posant d'entrée de jeu un regard lucide sur la dictature que, contrairement à tant d'autres, il voit durablement installée, il écrit des récits dont la précision rappelle celle de Tchekhov et qui forment une sorte de fresque sous forme de constat implacable, et d'autant plus implacable si l'humour s'y fait jour – mais c'est un humour sarcastique bien plus proche de celui de Gogol dont Boulgakov se sent l'héritier direct, et c'est par Gogol que s'établit sa filiation avec la finesse aristocratique de Pouchkine.

Dans le même temps, comme Tchekhov, comme Pouchkine et comme Gogol encore, il écrit des pièces de théâtre, notamment, dès 1920, *Les Frères Tourbine* sur une trame qui est celle de *La Garde blanche*. Les récits de Boulgakov s'inscrivent sur une trame orale, et son travail de journaliste a été, comme son travail de médecin, une occasion d'observations sur le vif qui en sont la base et lui donnent une force de vérité incontrôlable par

la censure, sauf à la faire taire, et c'est ce qui s'est produit dès le début, précisément parce que les écrits de Boulgakov étaient d'entrée de jeu perçus comme rétifs à tout endoctrinement.

En 1921, quand il le rencontre en Géorgie où les deux hommes ont espéré trouver refuge de la guerre civile et de la famine, c'est le poète Ossip Mandelstam qui, sentant son don d'écrivain et son courage alors même qu'il n'a encore presque rien publié, l'a engagé à partir pour Moscou. La rencontre de Mandelstam et de Boulgakov est assurément fondatrice, déterminante et constitue un point de bascule qui figure aussi comme un motif fondu dans la trame du *Maître et Marguerite*.

Étranger, comme Mandelstam, aux consignes dictées par les instances chargées de régir l'art officiel, il se heurte d'entrée de jeu à une mobilisation de l'institution: ses talents sont rapidement reconnus mais ses textes ne sont pas publiables ou pas jouables, et, s'ils franchissent le cap de la censure, ils provoquent une mobilisation des instances en charge d'une *doxa* soviétique de plus en plus pesante. Ainsi un recueil intitulé *Endiablade* qui a franchi le cap de la censure est-il édité, puis retiré des librairies. Sa pièce *Les Jours des Tourbine* (version remaniée des *Frères Tourbine*) connaît un véritable triomphe mais elle est retirée de l'affiche suite à une lettre de Staline qui qualifie son théâtre de *makoulatoura* – terme désignant des papiers bons pour la poubelle, des rebuts, même si *Les Jours des Tourbine* (pièce qu'il a vue quinze fois, d'après les archives du Théâtre d'Art) lui semble en fin de compte, et malgré son auteur, plus utile que nuisible idéologiquement car elle montre que « les bolcheviks sont invincibles¹ ».

1. Datée du 2 février 1929, cette longue lettre de Staline est écrite en réponse à un obscur dramaturge prolétarien (dont les œuvres ont tout de même été publiées à un million d'exemplaires en URSS), Bill-Biélotserkovski (1885-1970), qui lui avait écrit pour dénoncer Boulgakov dont les pièces étaient trop souvent montées à son gré. S'il s'agissait d'une lettre privée, elle était néanmoins vouée à être largement divulguée.

Sous surveillance de la Guépéou depuis ses débuts (comme l'ont montré les archives ouvertes depuis 1990), sans fin censuré, interdit, décrié, insulté, Boulgakov finit par écrire au gouvernement le 30 mai 1931 : « *Dans la vaste plaine de la littérature russe en URSS, j'ai été le seul et unique loup littéraire. On m'a conseillé de me teindre le poil. Conseil stupide. Le loup, qu'il soit teint, qu'il soit rasé, de toute façon, il ne ressemblera jamais à un caniche.* » Traité comme un loup, Boulgakov demande le droit de s'exiler ou d'exercer n'importe quel poste au Théâtre d'Art. Staline, comme il le faisait parfois, l'appelle personnellement par téléphone et s'engage à intervenir pour qu'on reprenne *Les Jours des Tourbine*, ce qui n'aura pas lieu. Désormais prisonnier, Boulgakov se consacre à des tâches de metteur en scène ou de dramaturge écrivant des pièces qui ne sont jamais jouées, mais dont on lui fera toujours espérer qu'elles le seront. *Le Maître et Marguerite* est le lieu même de la résistance.

Ultime signe de ce face-à-face, le 10 mars 1940, quelques heures après la mort de Boulgakov, Staline fera téléphoner à la veuve pour savoir si la nouvelle est exacte...

*

C'est sur ce fond que se dessine la figure du maître, figure qui apparaît dans le « roman sur le diable » en 1934, après l'arrestation de Mandelstam, traqué lui aussi, comme un loup², un rebelle absolu : « *Je n'ai pas de manuscrits, pas de blocs-notes, je n'ai pas d'archives. Je n'ai pas d'écriture, pour la raison que je n'écris jamais. Je suis le seul en Russie qui travaille à la voix, quand cette saloperie de meute en rage autour de moi écrit, écrit. Un écrivain, moi ? Hors de ma vue, crétins !* », note Mandelstam en 1930 dans *La Quatrième Prose*, un texte désespéré écrit au moment où il avait définitivement rompu avec le monde littéraire officiel et se savait condamné,

2. N'avait-il pas écrit, dans un poème de 1931, « Le siècle chien-loup se jette sur mes épaules / Mais je ne suis pas un loup par le sang » ?

d'abord à la misère, puis, sans doute, à bien pire³. Depuis 1933, il était voisin de Boulgakov à Moscou (il occupait l'appartement 26 et Boulgakov l'appartement 44 du même immeuble de la ruelle Naschtchokine). Lorsqu'il est arrêté, suite à son poème sur Staline, Éléna Boulgakova fait partie des personnes qui l'accompagnent à la gare lors de son départ pour Voronej, en compagnie de sa femme Nadejda, qui sauvera son œuvre comme Éléna sauvera celle de Boulgakov⁴ (et la thématique faustienne est aussi à comprendre dans ce contexte).

Le personnage du maître apparaît dans les brouillons du *Maître et Marguerite* après l'arrestation de Mandelstam et le coup de téléphone de Staline à Boris Pasternak à son sujet (Pasternak s'était précipité chez Boukharine dès qu'il avait appris cette arrestation et avait remué ciel et terre pour essayer de le sauver). L'épisode a été souvent rapporté ; la version d'Anna Akhmatova, qui l'a racontée aux Boulgakov, semble la plus fiable : Staline téléphone, un soir, de but en blanc, à Pasternak, et lui demande pourquoi il ne s'est pas démené pour défendre Mandelstam qui vient d'être arrêté.

– Si, moi, j'avais un ami qui se retrouvait dans le pétrin, je ferais des pieds et des mains pour le sauver.

Pasternak répond que s'il ne s'était pas démené, lui, Staline, n'aurait été au courant de rien. Ensuite, Staline demande :

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé aux associations d'écrivains ?

Pasternak fait observer que, depuis la fin de la NEP, les associations d'écrivains ne s'occupent plus de ça.

– Mais, demande Staline, il est votre ami, non ?

3. Voir Ossip Mandelstam, *La Quatrième prose et autres textes*, textes rassemblés et traduits par A. Markowicz, Christian Bourgois éditeur (collection Titres).

4. Rappelons que Nadejda Mandelstam apprit par cœur l'ensemble de l'œuvre de son mari, proses et poèmes, de façon à ce qu'il n'y ait pas de manuscrits – parce que les manuscrits étaient une source de danger constant. Mandelstam composait à la voix, écrivait une version, la récitait, généralement à Nadejda, et le manuscrit était brûlé. Boulgakov, quant à lui, dans un accès de désespoir, avait brûlé une version de son roman au printemps 1930.

Court silence de Pasternak, qui ne sait pas ce que Staline connaît de ce que Mandelstam a écrit. Staline reprend la parole :

– Mais c’est un maître, non, n’est-ce pas que c’est un maître ?

Pasternak répond :

– Ça n’a pas d’importance.

Et il poursuit :

– Il y a longtemps que je voulais vous parler.

– De quoi ? demande Staline.

– De la vie et de la mort.

Staline raccroche.

On a reproché à Pasternak ce « ça n’a pas d’importance » qui pouvait être entendu comme un déni alors qu’il voulait dire, au contraire, que la question n’était pas là, que tout le monde, maître ou pas, était soumis à la terreur. Toujours est-il que le maître du roman sur le diable sur lequel Boulgakov travaillait depuis déjà six ans n’apparaîtra qu’après cette conversation.

*

La figure du maître s’inscrit aussi dans le prolongement de celle de l’écrivain telle que l’a tracée Pouchkine, et le face-à-face avec Staline n’est pas sans rappeler le face-à-face de Pouchkine et de Nicolas I^{er}, le tsar autocrate qui, en instaurant partout une surveillance policière, a porté atteinte à la limite sacrée arrêtant le pouvoir au seuil de la maison.

Ce n’est pas pour rien que le banal Ivan Nikolaïevitch Ponyriov, très mauvais poète prolétarien présent dès le début de l’histoire, a, selon la mode soviétique, choisi pour pseudonyme Bezdomny (Sans Maison). Et ce n’est pas pour rien que Woland, le diable, visitant le Moscou soviétique, où la grande majorité de la population vit dans des appartements communautaires, c’est-à-dire sans aucune intimité, et offerte aux regards des voisins, remarque que les Moscovites ont été « abîmés par la question du logement ». Le roman, comme la pièce sur Pouchkine écrite par Boulgakov à

partir de 1934 et poursuivie parallèlement⁵, est une représentation de ce viol : nulle maison, nul lieu de repos, nul lieu où être chez soi puisque même être soi est interdit. « Esclave exténué, j'ai projeté de fuir », dit une phrase présentée comme extraite d'une feuille retrouvée après la mort de Pouchkine dans la pièce de Boulgakov, et la pièce est tramée, comme le roman, sur le poème, daté de 1834, d'où cette citation est extraite :

*Partons, amie, partons ! Que le repos nous vienne !
Les jours fugaces fuient et tous les jours nous prennent
Un peu de notre cœur. Nous prévoyons encor
De vivre – et quoi ? demain, qui sait ? nous serons morts.
Qui parle d'être heureux ? Non – en repos et libres.
Depuis longtemps, longtemps, ce rêve brûle et vibre :
Esclave exténué, j'ai projeté de fuir
Au pays des travaux et des nobles plaisirs⁶...*

Il s'agirait bien de fuir mais, pas plus que Ieshoua sous Tibère, Pouchkine sous Nicolas I^{er} ou Mandelstam sous Staline, le maître ne le peut. Mais il peut écrire l'histoire de Ieshoua pour échapper au « siècle chien-loup » et dire sa liberté. Dès lors, la fin du roman, unissant les thèmes du repos et du départ, se présente comme une grandiose expansion du poème de Pouchkine.

*

Grâce à la traduction pionnière de Claude Ligny *Le Maître et Marguerite* a été connu, et reconnu, dès 1968 en France. Son

5. Les dernières corrections sont reportées en septembre 1939. La pièce, interdite du vivant de Boulgakov, sera jouée en 1943.

6. On lira une première version de la traduction de ce poème dans *Le Soleil d'Alexandre*, aujourd'hui publié en collection Babel chez Actes Sud. Cette opposition entre l'Histoire et la Maison, qui est un des thèmes majeurs de ce livre consacré à la génération de Pouchkine, est une constante de la culture russe.

texte, partant d'une édition fautive, a par la suite été complété et amendé par Marianne Gourg, qui a conservé la belle introduction de Sergueï Ermolinski, l'un des amis les plus fidèles de Boulgakov.

C'est un texte qui est entré dans ma vie très tôt. Ma mère a fait partie de ces lecteurs passionnés qui, ayant réussi à se procurer un exemplaire de cette fameuse première édition, n'ont eu de cesse que de l'offrir à des amis, en étudiant, grâce à l'édition parue en Allemagne qui les avait notées en italiques, les coupes faites par la censure soviétique. Ces livres ont accompagné mon enfance comme des talismans et je revois mon père lisant, en russe, le roman de Boulgakov. Je me souviens de ses conversations avec certains de ses amis, à propos de ce livre, des longues heures passées à comparer leurs interprétations. Lors de ses obsèques, c'est un passage du *Maître et Marguerite* que ma mère a choisi de lire, et, dans la suite de mon travail sur les œuvres de Dostoïevski (que l'on pense aux *Karamazov*, au poème du Grand Inquisiteur et aux conversations d'Ivan avec le diable), Gogol, Griboïédov, Lermontov et Pouchkine, je m'étais promis de donner une traduction du roman tel qu'il avait pour lors été établi. La traduction du *Maître et Marguerite* était bien l'aboutissement de tout mon travail de traducteur de la littérature russe. Mais il fallait attendre que les droits soient libres et lorsque j'en parlais aux éditions Actes Sud, on me répondait que le roman n'était pas dans le domaine public.

Bien des années plus tard, au détour d'une conversation, exposant ce projet sans fin remis et dont, finalement, je commençais à faire mon deuil, j'ai appris avec stupeur que les droits étaient libres. Et les responsables des éditions inculte, Jérôme Dayre et Alexandre Civico, m'ont dit qu'ils me commandaient cette traduction. Étais-je capable de la mener à bien? Je m'étais lancé dans cette entreprise sans réfléchir, et il s'agissait d'un texte d'une incroyable complexité. Or, je n'étais pas au bout de mes surprises car, immergé depuis quelques mois dans le texte de Boulgakov,

j'ai appris qu'une nouvelle traduction due à Françoise Flamant était parue dans la bibliothèque de la Pléiade, et qu'elle venait d'être reprise en collection Folio. La sagesse commandait d'abandonner: la traduction de Françoise Flamant, une des grandes spécialistes de la littérature russe (et surtout de Tourgueniev), était remarquable et ses notes constituaient un apport décisif à la connaissance de Boulgakov en France.

Cependant, Jérôme Dayre et Alexandre Civico m'ont incité à ne pas renoncer. D'une part, il était clair que je ne lisais pas tout à fait le même texte. Toute une génération a communiqué dans l'adoration de ce roman qui signifiait la résistance à la dictature, et la joie de la vie, le plaisir de l'ironie comme symbole de la liberté gagnée, et c'était aussi ce qu'il fallait faire passer. D'autre part, ce côté blagueur, cette jubilation envers et malgré tout, venait aussi du fait qu'il s'agissait d'un texte écrit par un homme de théâtre, d'où la vivacité des dialogues, et les doubles sens, d'où aussi la nécessité de traduire ceux des noms qui, dans la tradition de Gogol (et, bien plus largement, de toutes les comédies depuis Aristophane), avaient un rôle à jouer dans la trame du texte. La tradition française veut que l'on place des notes en bas de page pour expliquer que tel nom veut dire telle chose, mais si le texte est fait pour être compris immédiatement et surtout s'il est mis en jeu pour un public, que faire sinon en proposer une traduction ?

Même si *Le Maître et Marguerite* est à présent un texte classique, ce n'est pas un texte académique. Je me suis efforcé de traduire au plus près du rythme, en en respectant les répétitions, aussi étranges en russe qu'en français, même lorsqu'elles peuvent apparaître comme des lourdeurs voire des signes de l'inachèvement du roman. J'ai également respecté l'usage étonnant des majuscules (satan, par exemple, ou César, n'en ont jamais, pas plus que le maître⁷), ainsi que la ponctuation et la présentation, là encore,

7. Rappelons que le pouvoir soviétique interdisait de mettre une majuscule à Dieu.

LE MAÎTRE ET MARGUERITE

souvent tout à fait atypiques. Surtout, j'ai (avec l'aide de Françoise Morvan sans qui jamais je n'aurais pu mener cette traduction à bien, tant elle a lu, relu et proposé des solutions) voulu rendre sensible cette joie et cette immense tristesse que j'éprouve à lire ce palimpseste de la littérature russe, cette *envolée* grandiose d'un homme qui a su rester libre, au prix même de sa vie.

André Markowicz

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

NE PARLEZ PAS AUX INCONNUS¹

Par un torride crépuscule de printemps, au bord des étangs du Patriarche², parurent deux citoyens. Le premier – plus ou moins quadragénaire, vêtu d'un complet-veston d'été de couleur grise –, était de petite taille, les cheveux noirs, bedonnant, le crâne dégarni, tenant à la main un panama des plus élégants, tandis que son visage, soigneusement rasé, était orné de lunettes d'une dimension surnaturelle à monture d'écaille noire. Le second, un jeune homme trapu, aux cheveux presque roux, les mèches en bataille, coiffé d'une casquette à carreaux repoussée sur la nuque – portait une chemise de bûcheron, un pantalon blanc fripé et des espadrilles noires.

Le premier n'était autre que Mikhaïl Alexandrovitch Berlioz, rédacteur en chef d'une épaisse revue littéraire et président de l'une des plus importantes associations d'écrivains de Moscou que l'on appelait en abrégé le Massolit³, et l'autre, son jeune

1. Le roman commence par le rappel de la doctrine officielle du Parti communiste des années 30 en URSS: il ne faut jamais parler aux inconnus, de crainte de se trouver face à de possibles agents de l'étranger. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

2. Il s'agit d'un très célèbre point d'eau au centre de Moscou (tout près de l'appartement où Boulgakov écrivait son roman). Au XVII^e siècle, il se situait sur un domaine appartenant au patriarche Philarète, d'où son nom. À l'origine, il y avait trois points d'eau et non un seul. Son premier nom, au Moyen Âge, était « Le marais du Bouc », ce que Boulgakov ne pouvait ignorer.

3. En russe, sigle forgé selon des modèles très en vogue en URSS et qui laisse place à une infinité d'interprétations. S'agit-il d'une Association moscovite pour la Littérature ? Deux mots semblent évidents en dehors du M qui pourrait désigner Moscou, les « masses » et la « littérature ». S'agit-il d'une association littéraire orientée vers les masses ?... Boulgakov parodie évidemment les associations d'écrivains prolétariens – des révolutionnaires qui se réunissent dans des restaurants de luxe et se partagent les avantages matériels au nom du triomphe de la classe ouvrière.

compagnon, était le poète Ivan Nikolaïévitch Ponyriov, écrivant sous le pseudonyme de « Sans-Logis »⁴.

Parvenus sous les ombrages de tilleuls dont le vert pointait à peine, les deux écrivains commencèrent par se précipiter vers le petit kiosque aux couleurs bariolées qui indiquait : « Bière et eaux ».

Oui, force nous est de noter la première étrangeté de cette effrayante soirée de mai. Ce n'est pas seulement près du kiosque, mais dans toute l'allée parallèle à la rue Malaïa Bronnaïa, qu'il s'avéra qu'il n'y avait pas âme qui vive. À cette heure où, semblait-il, les forces vous manquaient même pour respirer, où le soleil, après avoir chauffé Moscou à blanc, se laissait rouler dans une brume sèche quelque part derrière la Ceinture des jardins⁵ – personne ne vint sous les tilleuls, personne ne s'assit sur le banc, – elle était déserte, cette allée.

– De la narzan⁶, demanda Berlioz.

– Y a pas de narzan, répondit la femme dans le kiosque, et, allez savoir pourquoi, elle se renfrogna.

– Une bière alors ? s'enquit Sans-Logis d'une voix altérée.

– La bière, elle est livrée le soir, répondit la femme.

– Vous avez quoi, alors ?

– De la gazeuse-abricot, mais tiède, dit la femme.

– Ça va, donnez, donnez, donnez !...

4. Le jeune poète Ivan Ponyriov a choisi pour écrire le pseudonyme de *Bezdomny*, c'est-à-dire « celui qui n'a pas de foyer, de maison », à l'exemple de toute une série de pseudonymes révolutionnaires, à commencer par celui d'Alexeï Pechkov, Gorki, autrement dit « L'Amer », mais il existe aussi un Artiom le Joyeux (*Vessioly*), un Mikhaïl l'Affamé (*Golodny*), etc. Le thème de la *maison* est central dans toute la culture russe, depuis Pouchkine, qui opposait la maison (c'est-à-dire le foyer, inviolable et privé) et le pouvoir. La maison est un des motifs centraux du *Maître et Marguerite*, et ce n'est pas un hasard si sa première apparition dans le roman est son absence dans le surnom à la mode soviétique de l'un de ses personnages. Significativement, Boulgakov avait d'abord pensé le nommer Ivan *Bezrodny*, c'est-à-dire sans origine, sans famille. C'est bien le motif du foyer qui compte.

5. « Sadovoïé Kol'tso » : c'est ainsi qu'on appelle la première ceinture de boulevards périphériques intérieurs de la ville de Moscou.

6. Une eau minérale naturellement gazeuse produite dans le Caucase.

La gazeuse-abricot émit une abondante mousse jaune et une odeur de coiffeur envahit l'atmosphère. Les hommes de lettres burent et furent immédiatement pris de hoquets, ils payèrent et s'assirent sur un banc, face à l'étang, de dos à la Malaïa Bronnaïa.

Ici se produisit la deuxième étrangeté, qui ne toucha que le seul Berlioz. Son hoquet lui passa soudain, son cœur se mit à battre d'un coup, très fort, et, l'espace d'une seconde, il tomba dans dieu sait quel gouffre, puis il en revint, mais avec comme une aiguille émoussée plantée à l'intérieur. En plus, Berlioz fut saisi d'une terreur, irraisonnée, mais si profonde qu'il lui vint l'envie de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir loin des étangs du Patriarce.

Berlioz lança autour de lui un regard anxieux, sans comprendre ce qui avait pu lui faire peur. Il blêmit, s'essuya le front avec son mouchoir et se dit: « Qu'est-ce que j'ai? Ça ne m'était jamais arrivé... le cœur qui bat la breloque... le surmenage. Je crois qu'il est temps de tout envoyer au diable et, hop, une cure à Kislovodsk⁷... »

Mais, là, l'air torride s'épaissit devant lui et, ce qui se trama dans cet air, ce fut un citoyen transparent d'une apparence des plus étranges. Une petite casquette de jockey sur une petite tête, un petit veston à carreaux, étriqué, aérien, lui aussi... Le citoyen faisait dans les deux mètres de haut mais il avait les épaules étroites, il était d'une maigreur stupéfiante et avait une figure, je vous prie de le noter, moqueuse.

Le mode de vie de Berlioz ne l'avait pas habitué aux phénomènes hors du commun. Blêmissant encore davantage, il écarquilla les yeux et se dit, très confus: « Ce n'est pas possible!... »

Mais, hélas, ça l'était, et le long citoyen à travers duquel on voyait se balançait devant lui de droite à gauche sans toucher terre.

7. Ville balnéaire du Caucase – où l'on peut faire, justement, des cures d'eau de narzan.

Là, l'épouvante saisit Berlioz au point qu'il ferma les yeux. Et quand il les rouvrit, il vit que tout était fini, le mirage s'était dissipé, l'être à carreaux avait disparu, et, en même temps, cette aiguille émoussée était sortie de son cœur.

– Ah, diable ! s'exclama le rédacteur. Tu sais, Ivan, j'ai failli faire une attaque avec cette chaleur ! J'ai même eu une espèce d'hallucination...

Il s'efforça de ricaner mais l'inquiétude palpitait toujours dans ses yeux et il avait les mains tremblantes. Cependant, peu à peu, il se calma, s'éventa de son mouchoir et déclara d'un ton assez alerte : « Bon, et donc... », puis il reprit son discours interrompu par la gazeuse-abricot.

Ce discours, comme on l'apprit par la suite, concernait Jésus-Christ. Le fait est que le rédacteur avait commandé au poète, pour un prochain numéro de la revue, un grand poème antireligieux. Ce poème, Ivan Nikolaiévitch l'avait composé, et même dans un délai très bref, mais, hélas, le rédacteur en était resté totalement insatisfait. Le personnage principal de son poème, à savoir le Christ, Sans-Logis l'avait peint en couleurs très noires, et néanmoins il fallait récrire, selon le rédacteur, de fond en comble tout le poème. Et donc, à présent, le rédacteur faisait au poète une espèce de conférence sur Jésus, afin de faire saisir au poète son erreur de base.

Il est difficile de dire ce qui était vraiment à l'origine de l'échec d'Ivan Nikolaiévitch – son art de la description ou sa totale ignorance du sujet qu'il traitait –, toujours est-il que son Jésus était un Jésus mais totalement vivant, tel qu'il avait vécu au temps jadis, à cela près qu'il était un Jésus doté de tous les défauts imaginables⁸.

8. Les commentateurs citent tel ou tel poème soviétique qui serait le prototype de celui de Sans-Logis. L'époque était aux attaques contre la religion, au pillage des églises et aux arrestations massives des prêtres. Boulgakov avait été très choqué non seulement par la violence de ces attaques mais aussi par la nullité artistique des poèmes publiés contre le Christ.

Berlioz, quant à lui, voulait démontrer au poète que l'essentiel n'était pas de savoir comment était Jésus, s'il était bien ou pas bien, mais le fait que Jésus, n'est-ce pas, en tant qu'individu, n'avait jamais existé et que tous les récits qu'on avait faits sur lui – c'étaient de simples inventions, un mythe on ne peut plus commun.

Il est à préciser que le rédacteur était un homme lettré et que son discours se référait avec une grande maîtrise aux historiens de l'Antiquité, par exemple, au célèbre Philon d'Alexandrie ou à Flavius Josèphe – un homme à la culture si brillante –, lesquels n'avaient ni l'un ni l'autre mentionné une seule fois l'existence de Jésus. Étalant sa solide érudition, Mikhaïl Alexandrovitch en profita pour apprendre, entre autres, au poète que le passage du livre xv, chapitre 44 des célèbres *Annales* de Tacite où l'on parle de l'exécution de Jésus, n'était rien d'autre qu'un faux tardif, une extrapolation⁹.

Le poète, pour qui tout ce que lui apprenait le rédacteur était nouveau, écoutait attentivement Mikhaïl Alexandrovitch, dardant sur lui ses yeux vifs et alertes et ne succombant que de loin en loin au hoquet qui lui faisait maudire dans un murmure sa gazeuse-abricot.

– Il n'y a pas une seule religion orientale, disait Berlioz, qui ne veuille qu'une vierge enfante un dieu. Et les chrétiens, qui n'ont rien inventé de neuf, ont, exactement sur le même modèle, créé leur Jésus qui, en réalité, n'a simplement jamais existé et c'est bien là-dessus qu'il faut mettre l'accent principal...

Le ténor léger de Berlioz s'élevait dans l'allée déserte et, plus Mikhaïl Alexandrovitch s'enfonçait en des maquis où ne peut s'enfoncer sans risquer de s'y tordre le cou qu'un homme des plus instruits, le poète apprenait force choses utiles et pleines d'intérêt sur Osiris l'Égyptien, le généreux fils du Ciel et de la

9. Boulgakov reprend ici presque mot pour mot la notice sur Jésus de l'encyclopédie *Brockhaus et Efron*, qui était l'équivalent de nos Larousse – l'érudition de Berlioz est donc assez superficielle.

Terre, et sur le dieu phénicien Thammuz, et sur Mardouk et même sur ce dieu terrifiant, quoique moins connu, qu'était Huitzilopochtli, auquel les Aztèques au Mexique vouaient une haute vénération.

Et c'est à l'instant précis où Mikhaïl Alexandrovitch racontait au poète la façon dont les Aztèques utilisaient de la pâte pour faire des figurines de Huitzilopochtli que surgit dans l'allée le premier homme.

Par la suite, alors que, pour tout dire, il était trop tard, différents services présentèrent des fiches de renseignements qui décrivaient cet homme. La confrontation de ces fiches ne peut que susciter la stupeur. Ainsi la première disait-elle que cet homme était de petite taille, qu'il avait des dents en or et boitait de la jambe droite. L'autre, que l'homme était d'une taille gigantesque, que ses couronnes étaient de platine, qu'il boitait de la jambe gauche. La troisième déclarait, laconique, que l'homme n'avait aucun signe particulier.

Il nous faut avouer qu'aucune de ces fiches ne vaut un pet de lapin.

Premier point : le sujet décrit ne boitait ni de la jambe droite ni de la jambe gauche et il n'était ni petit ni gigantesque, mais juste grand. Quant à sa dentition, du côté gauche il avait des couronnes en platine, et, du côté droit, – en or. Il portait un costume gris, très chic, et des souliers de marque étrangère assortis à son costume. Il avait crânement rabattu son béret gris sur son oreille, portait sous l'aisselle une canne dont le pommeau semblait être une tête de caniche. D'apparence – la petite quarantaine. La bouche un peu de travers. Rasé de frais. Brun. L'œil droit noir, le gauche – allez savoir pourquoi – vert. Les sourcils noirs, mais un plus haut que l'autre. En bref – un étranger.

Passant devant le banc qu'occupaient le rédacteur et le poète, l'étranger les lorgna, s'arrêta et s'assit soudain sur le banc d'à côté, à deux pas des amis.

« Un Allemand... », pensa Berlioz.

« Un Anglais..., pensa Sans-Logis. N'empêche, il porte des gants, par cette chaleur. »

Or, l'étranger parcourut du regard les grands immeubles qui se dressaient en carré autour de l'étang et il devint clair qu'il voyait cet endroit pour la première fois, et qu'il le trouvait intéressant.

Il arrêta son regard sur les étages supérieurs dont les vitres renvoyaient un soleil brisé qui se couchait à jamais pour Mikhaïl Alexandrovitch, puis il le fit courir plus bas, où les vitres commençaient à s'assombrir, eut, on ne sait pourquoi, une espèce de ricanement condescendant, plissa les yeux, posa ses mains sur le pommeau de sa canne et le menton sur les mains.

– Toi, Ivan, disait Berlioz, tu as très bien, et très satiriquement, décrit la naissance, disons, de Jésus, fils de Dieu, mais tout le piquant vient de ce qu'avant Jésus, il y a toute une ribambelle de fils de Dieu qui sont nés, le phénicien Adonis, le phrygien Attis, le persan Mithra. Bref, aucun d'entre eux n'est jamais né et n'a jamais existé, pas plus Jésus que les autres, et il est indispensable qu'au lieu de la naissance, ou, mettons, de l'arrivée des mages, tu évoques les bruits absurdes à propos de cette arrivée. Sinon, ce qui découle de ton récit, c'est qu'il est vraiment né !...

Ici, Sans-Logis tenta de retenir son souffle pour suspendre le hoquet qui montait, ce qui le fit hoqueter d'une façon encore plus pénible et sonore, et, à ce même moment, Berlioz interrompit son discours parce que l'étranger s'était soudain levé, se dirigeant vers les écrivains.

Ces derniers le regardèrent avec surprise.

– Excusez-moi, je vous prie, dit, avec un accent étranger mais sans déformer les mots, celui qui venait de s'approcher, si sans vous connaître, je me permets... mais le sujet de votre conversation est si intéressant que¹⁰...

10. On notera pour l'anecdote que cette dernière phrase forme le début de la chanson de Mick Jagger « Sympathy for the Devil » écrite en 1968, après que Marianne Faithfull lui eut fait lire la première traduction anglaise du *Maître et Marguerite* qui venait juste de paraître.

Ici, il ôta poliment son béret et les deux amis ne purent que se lever et saluer.

« Non, plutôt un Français », pensa Berlioz.

« Un Polonais ? » pensa Sans-Logis.

Force est d'ajouter que, sur le poète, l'étranger fit dès les premiers mots une impression détestable, alors qu'à Berlioz, il avait plutôt plu, c'est-à-dire, ce n'est pas qu'il lui avait plu, mais, comment dire... il l'avait, dirons-nous, intéressé.

– Puis-je m'asseoir ? demanda poliment l'étranger, et les amis, on ne sait pourquoi, s'écartèrent sans même l'avoir voulu ; l'étranger se glissa habilement au centre et entra tout de suite dans la conversation.

– Si j'ai bien entendu, Monsieur dit que Jésus n'a jamais existé ? demanda l'étranger, tournant vers Berlioz son œil vert, l'œil de gauche.

– Oui, vous avez bien entendu, répondit Berlioz avec courtoisie, c'est précisément ce que je disais.

– Ah, comme c'est intéressant ! s'exclama l'étranger.

« Mais où diable veut-il en venir ? » pensa Sans-Logis et il se renfrogna.

– Et vous étiez d'accord avec votre interlocuteur ? s'enquit l'inconnu, se tournant à droite vers Sans-Logis.

– À fond ! confirma celui-ci, car il aimait employer des expressions figurées et populaires.

– Stupéfiant ! s'exclama l'interlocuteur qui s'était imposé, et puis, après avoir, on ne sait pourquoi, lancé à la ronde des regards furtifs et en baissant une voix qui était déjà basse, il dit : Pardonnez si j'insiste, mais, d'après ce que j'ai compris, par-dessus le marché, vous ne croyez même pas en Dieu ?

Il roula des yeux effrayés et ajouta :

– Je vous le jure, je ne le dirai à personne.

– Non, nous ne croyons pas en Dieu, répondit Berlioz, souriant quelque peu de l'effroi du touriste, mais on peut en parler en toute liberté.

L'étranger se rejeta contre le dossier du banc et demanda avec une espèce, même, de petit cri de surprise :

– Vous êtes athées ?!

– Oui, nous sommes athées, répondit, en souriant, Berlioz tandis que Sans-Logis pensait avec colère : « Une vraie teigne, ce crétin d'étranger ! »

– Ah, comme c'est charmant ! s'écria l'étonnant étranger, et il se mit à tourner la tête en regardant tantôt l'un tantôt l'autre des deux hommes de lettres.

– Dans notre pays, l'athéisme ne surprend personne, dit Berlioz avec une politesse diplomatique, la majorité de notre population a cessé depuis longtemps, et en toute conscience, de croire aux fables sur le bon Dieu.

Ici, l'étranger leur sortit un de ses tours : il se leva et serra la main du rédacteur stupéfait, en prononçant ces paroles :

– Laissez-moi vous remercier du fond du cœur !

– Pourquoi vous le remerciez ? s'enquit Sans-Logis, clignant des yeux.

– Pour cette information capitale, du plus haut intérêt pour moi en tant que voyageur, expliqua ce toqué d'étranger en levant l'index dans un geste qui se voulait lourd de sens.

Cette information capitale avait, de fait, selon toute apparence, produit une impression profonde sur le voyageur, parce qu'il fit courir un regard effrayé sur les immeubles, comme s'il s'attendait à voir un athée derrière chaque carreau.

« Non, ce n'est pas un Anglais », pensa Berlioz, tandis que Sans-Logis pensait : « Mais où a-t-il trouvé le moyen d'apprendre aussi bien le russe, c'est ça qui m'intéresse ! », et il se renfrogna à nouveau.

– Mais, permettez-moi de vous demander, reprit l'étranger après un temps de méditation anxieuse, que faire des preuves de l'existence de Dieu qui sont, comme nous le savons, au nombre de cinq ?

– Hélas ! répondit Berlioz avec commisération. Aucune de ces preuves ne vaut rien, et l'humanité les a jetées aux oubliettes

depuis longtemps. Vous m'accorderez que, du point de vue de la raison, aucune preuve de l'existence de Dieu n'est valide.

– Bravo ! s'écria l'étranger. Bravo ! Vous avez pleinement repris l'idée de ce vieillard perpétuellement inquiet qu'était Emmanuel Kant, sur la question. Mais voilà où c'est drôle : il a réduit à néant les cinq preuves et ensuite, comme pour se moquer de lui-même, il en a fabriqué une sixième, la sienne propre.

– La preuve de Kant, répliqua le rédacteur érudit avec un fin sourire, est, elle aussi, peu convaincante. Schiller avait raison de dire que les réflexions de Kant sur cette question ne peuvent satisfaire que les esclaves, quant à Strauss, lui, cette preuve le faisait simplement rire.

Berlioz parlait et en même temps pensait : « Mais quand même, qui est-ce ? et comment se fait-il qu'il parle si bien russe ? »

– Je le prendrais, moi, ce Kant et, pour ces preuves, tiens, je l'enverrais faire trois ans aux Solovki¹¹ ! lança tout à trac Ivan Nikolaiévitch.

– Ivan ! chuchota Berlioz, gêné.

Mais la proposition d'envoyer Kant aux Solovki, loin de choquer l'étranger, l'enthousiasma.

– Parfaitement, parfaitement ! s'écria-t-il, et son œil vert, tourné vers Berlioz, se mit à luire, c'est là qu'il serait le mieux. C'est bien ce que je lui disais au petit déjeuner : « Professeur, tournez ça comme vous voulez, mais, votre preuve, elle est bancale ! C'est peut-être intelligent, mais c'est drôlement dur à comprendre. Tout le monde se moquera de vous. »

Berlioz écarquilla les yeux. « Au petit déjeuner... à Kant?... Mais qu'est-ce qu'il raconte ? » pensa-t-il.

– Mais, poursuivit l'étranger, s'adressant au poète sans du tout s'émouvoir de la stupeur de Berlioz, l'enfermer aux Solovki est

11. Les îles Solovki, sur les lieux d'un ancien monastère fermé par le pouvoir bolchevique, étaient un des premiers, et plus terribles, centres du Goulag.

impossible pour la raison que, depuis plus de cent ans, il se trouve en des endroits beaucoup plus éloignés que les Solovki, et qu'il n'y a absolument aucun moyen de l'en faire sortir, je vous assure !

– Dommage ! répliqua le poète vindicatif.

– Oui, certes, c'est dommage, confirma l'inconnu, l'œil luisant, et il poursuivit : Mais voilà la question qui m'inquiète : si Dieu n'existe pas, alors : qui donc dirige la vie de l'homme et, en général, tout l'ordre sur la terre ?

– C'est l'homme lui-même qui dirige, s'empressa de répondre Sans-Logis, agacé par cette question, il faut l'avouer, un peu obscure.

– Pardon, mais, reprit, affable, l'inconnu, pour diriger, il faut avoir, qu'on le veuille ou non, un plan précis portant sur un laps de temps un tant soit peu décent. Permettez-moi de vous demander comment l'homme peut diriger quoi que ce soit si non seulement il est privé de la possibilité de bâtir un plan quelconque sur un délai même ridiculement bref, ne serait-ce qu'un petit millier d'années, mais s'il n'est même pas capable d'être sûr de sa journée de demain ? Et, de fait – et ici l'inconnu se tourna vers Berlioz –, imaginez que vous, par exemple, vous vous mettiez à diriger, à disposer des autres et de vous-même, et en général, pour ainsi dire, à y prendre goût et, brusquement, tkhé... tkhé... vous avez un sarcome du poumon... – ici, l'étranger eut un petit ricanement, comme si l'idée du sarcome du poumon lui faisait plaisir, – oui, un sarcome – il répéta ce mot si bien sonnante en plissant les yeux comme un chat, – et, toute votre direction, elle prend fin. Et, là, le seul destin qui vous intéresse, c'est le vôtre.

Vos proches commencent à vous mentir. Vous, vous flairez que ça sent le sapin, vous courez les spécialistes, puis les charlatans et, parfois même, les voyantes. Les trois démarches sont tout aussi absurdes, vous comprenez bien. Et tout ça se termine tragiquement : celui qui, naguère encore, croyait qu'il dirigeait quelque chose, se retrouve soudain immobile, couché dans une

boîte en bois¹², et son entourage, comprenant que celui qui est couché là n'a plus le moindre intérêt, le brûle dans un four. Et parfois, c'est encore pire : à peine votre bonhomme a-t-il l'idée de faire une cure à Kislovodsk – ici, l'étranger plissa les yeux en regardant Berlioz –, une bagatelle, on pourrait croire, mais même ça, il ne peut pas y arriver, parce que, personne ne sait pourquoi, d'un coup, il glisse et il se retrouve sous un tramway ! Vous n'allez pas me dire, quand même, que c'est lui qui s'est dirigé lui-même pour en arriver là ? N'est-il pas plus juste de penser qu'il y a quelqu'un de totalement autre qui le dirige ? – et, là, l'inconnu eut une espèce de petit rire étrange.

Berlioz avait écouté avec la plus grande attention ce récit déplaisant sur le sarcome et le tramway, et toutes sortes de pensées anxieuses se mirent à le tourmenter. « Ce n'est pas un étranger... ce n'est pas un étranger..., pensait-il, c'est un type des plus bizarres... mais, permettez, qui est-ce donc ?... »

– Vous voulez fumer, à ce que je vois ? fit l'étranger, s'adressant soudain à Sans-Logis. Vous préférez lesquelles ?

– Parce que vous en avez plusieurs sortes ? demanda d'un air sombre le poète à court de cigarettes.

– Lesquelles préférez-vous ? répéta l'inconnu.

– Euh, « Notre Marque »¹³, répondit Sans-Logis d'un ton hargneux.

L'inconnu sortit tout de suite un étui à cigarettes de sa poche et le présenta à Sans-Logis.

– « Notre Marque ».

Ce qui frappa surtout le rédacteur et le poète, ce ne fut pas tant qu'il y eût précisément des « Notre Marque » dans l'étui,

12. Cette phrase est une référence discrète au « Monsieur de San Francisco », nouvelle de Bouinine que Boulgakov connaissait par cœur, du premier mot jusqu'au dernier, et récitait souvent à ses amis.

13. Il existait trois sortes de cigarettes, des moins chères aux plus chères (45 kopecks le paquet) produites sous ce label. Les commentateurs voient dans cet épisode un rappel du passage du *Faust* dans lequel Méphistophélès propose à Faust de lui dire quel est son vin préféré.

mais l'étui lui-même. Il était d'une taille énorme, tout d'or rouge, et sur son couvercle, au moment où il s'ouvrit, ils virent briller la flamme bleue et blanche d'un triangle de diamants¹⁴.

Là, les pensées des hommes de lettres divergèrent. Berlioz : « Non, un étranger ! », et Sans-Logis : « Ah bah, le diable alors !... »

Le poète et le propriétaire de l'étui à cigarettes allumèrent une cigarette tandis que Berlioz, non-fumeur, déclinait l'invitation.

« Il faut que je lui réponde, décida Berlioz, oui, l'homme est mortel, personne ne dit le contraire. Mais le fait est que... »

Or il n'avait pas eu le temps de prononcer ces mots que déjà l'étranger reprenait :

– Oui, l'homme est mortel, mais ça, ce ne serait pas encore trop grave. Le problème est qu'il est parfois mortel subitement, et, le hic, il est là ! Et, en général, il ne peut pas dire ce qu'il va faire le soir même.

« Une sorte de manière inepte de poser la question... », se dit Berlioz et il répliqua :

– Non, là, quand même, vous exagérez. Ce qui va se produire ce soir, je le sais de façon plus ou moins certaine. Il va de soi que si, passant rue Bronnaïa, je me prends une brique sur la tête...

– La brique, l'interrompt l'inconnu avec insistance, vous ne vous la prendrez jamais sur la tête sans motif. En particulier, je vous assure que, ça, ça ne vous menace pas le moins du monde. Vous mourrez d'une autre mort.

– Vous savez peut-être laquelle ? s'enquit Berlioz avec une ironie bien naturelle, non sans se laisser entraîner dans une espèce de conversation réellement inepte. Et vous pouvez me le dire ?

– Volontiers, répliqua l'inconnu.

Il toisa Berlioz à la manière d'un tailleur qui prendrait des mesures pour un costume, ensuite de quoi il marmonna, les

14. Le triangle formé par les diamants incrustés sur le couvercle de l'étui à cigarettes est un symbole maçonnique ; le bleu est le symbole de la vérité et de l'immortalité.

dents serrées, quelque chose comme : « Un, deux... Mercure dans la deuxième loge... la lune a disparu... six – malheur... soir – sept... » et puis, d'une voix sonore et joyeuse, il déclara :

– Vous serez décapité !

Sans-Logis écarquillant les yeux, fixa l'inconnu désinvolte avec une rage indignée, mais Berlioz demanda, non sans un ricanement torve :

– Par qui donc ? Des ennemis ? Des Blancs¹⁵ ?

– Non, répondit son interlocuteur, par une femme russe, une komsomole¹⁶.

– Hum..., grogna Berlioz, agacé par la petite plaisanterie de l'inconnu, non, ça, pardonnez-moi, c'est peu vraisemblable.

– Moi aussi, pardonnez-moi, répondit l'étranger, mais c'est un fait. Oui, je voulais vous demander, que ferez-vous ce soir, si ce n'est pas un secret ?

– Il n'y a rien de secret. Je vais d'abord passer chez moi, rue Sadovaïa, puis, à dix heures du soir, nous avons au Massolit une réunion que je présiderai.

– Non, ça, c'est absolument impossible, rétorqua fermement l'étranger.

– Pourquoi ça ?

– Parce que, répondit l'étranger et, plissant les yeux, il regarda le ciel où, pressentant la fraîcheur du soir, volaient sans bruit des oiseaux noirs, Annouchka¹⁷ a déjà acheté sa bouteille d'huile, et non seulement elle l'a achetée, mais elle l'a renversée. Si bien que la réunion n'aura pas lieu.

Là, comme on le comprendra sans peine, il y eut un silence sous les tilleuls.

15. Les Russes blancs étaient les antibolcheviques que la propagande officielle présentait comme sans cesse en train de tramer des complots, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'URSS.

16. Les komsomols étaient les membres des jeunesses communistes.

17. « Annouchka » est un diminutif familier et affectueux du prénom Anna. On verra que ce diminutif ne sied pas réellement à la personne en question.

– Pardon, reprit Berlioz après un temps, lorgnant cet étranger qui racontait n’importe quoi, quel rapport avec l’huile... et quelle Annouchka ?

– Le rapport avec l’huile, c’est ça, intervint soudain Sans-Logis qui, visiblement, avait décidé de déclarer sa propre guerre à l’inconnu, vous n’auriez pas, citoyen, déjà fait un séjour dans une clinique pour malades mentaux ?

– Ivan !... s’exclama à mi-voix Mikhaïl Alexandrovitch.

Mais l’inconnu, sans se vexer le moins du monde, éclata d’un rire joyeux.

– Mais si, mais si, et plus d’une fois ! s’écria-t-il en riant mais sans quitter le poète de son œil qui ne riait pas. Où n’ai-je donc pas été ! Dommage seulement que je n’aie pas eu l’idée de demander au professeur ce que c’était que la schizophrénie. Du coup, vous, peut-être, vous le lui demanderez, Ivan Nikolaïévitch !

– D’où vous savez mon nom ?

– Voyons, Ivan Nikolaïévitch, mais qui ne vous connaît pas ?

Sur ce, l’étranger sortit de sa poche le dernier numéro de la *Gazette Littéraire*¹⁸ et Ivan Nikolaïévitch vit à la une son effigie avec, dessous, des poèmes de son cru. Mais cette preuve de gloire et de popularité qui le réjouissait la veille encore, cette fois-là, fut loin de réjouir le poète.

– Je m’excuse, dit-il et son visage s’assombrit, vous ne pourriez pas attendre une petite minute ? Je voudrais dire deux mots à mon camarade.

– Oh, avec plaisir ! s’exclama l’inconnu. On est si bien, ici, sous les tilleuls, et d’ailleurs, j’ai tout mon temps.

– Dis donc, Micha, chuchota le poète en tirant Berlioz de côté, c’est tout sauf un touriste, c’est un espion. C’est un émigré russe, en mission chez nous. Demande-lui ses papiers, sinon il va filer...

18. La *Gazette littéraire* est un hebdomadaire, au format journal, qui paraît aujourd’hui encore en Russie. En URSS, elle tirait à plusieurs millions d’exemplaires.

– Tu crois? chuchota Berlioz avec inquiétude, et, en même temps, il pensa: « Mais c'est qu'il a raison... »

– Ça, tu peux me faire confiance, lui glissa le poète dans l'oreille, il fait l'innocent pour nous tirer les vers du nez. Tu vois comme il parle russe – le poète parlait et s'assurait que l'inconnu ne mettait pas les bouts –, retenons-le, ou bien il va filer...

Et le poète, tirant Berlioz par le bras, le ramena vers le banc.

L'inconnu n'était plus assis, il s'était levé, tenant à la main une espèce de petit livret sous couverture gris souris, une grosse enveloppe de papier épais et une carte de visite.

– Pardonnez-moi si, dans le feu de la discussion, j'ai oublié de me présenter. Voici ma carte, mon passeport et mon invitation à me rendre à Moscou au titre de consultant, dit fermement l'inconnu, perçant du regard les deux hommes de lettres.

Ils se troublèrent. « Diable, il a tout entendu... » pensa Berlioz et il fit savoir d'un geste courtois qu'il n'y avait aucun besoin de montrer ses papiers. Le temps que l'étranger essaie de les fourrer dans la main du rédacteur en chef, le poète put distinguer sur la carte le mot « professeur », imprimé en caractères étrangers¹⁹ et la première lettre d'un nom de famille, un W.

– Enchanté, marmonna le rédacteur en chef penaud, et l'étranger remit ses papiers dans sa poche.

Les relations étant rétablies, tous trois se rassirent sur leur banc.

– Vous êtes invité chez nous en qualité de consultant? demanda Berlioz.

– Oui, de consultant.

– Vous êtes allemand? demanda Sans-Logis.

– Moi?... s'étonna le professeur et il resta soudain pensif. Oui, je crois, on peut dire ça, allemand..., dit-il.

– Le russe, vous le parlez drôlement bien, remarqua Sans-Logis.

– Oh, en général, je suis polyglotte et je connais une très grande quantité de langues, répondit le professeur.

19. La carte de visite est imprimée en caractères latins et non en caractères cyrilliques.

– Et quelle est votre spécialité ? s'enquit Berlioz.

– Je suis spécialiste en magie noire.

« Ça alors !... », se dit Mikhaïl Alexandrovitch, qui ressentit comme une espèce de choc.

– Et... c'est cette spécialité-là qui vous a valu d'être invité chez nous ? demanda-t-il en bégayant.

– Oui, c'est pour ça que j'ai été invité, confirma le professeur et il expliqua : Ici, dans la bibliothèque d'État, on a découvert les manuscrits originaux du nécromancien Gerbert d'Aurillac²⁰, datant du X^e siècle. Et donc, on me demande de les déchiffrer. Je suis le seul spécialiste au monde.

– Aha ! Vous êtes historien ? demanda Berlioz avec un grand soulagement et du respect.

– Je suis historien, confirma le savant, et il ajouta, à brûle-pourpoint : Ce soir, aux étangs du Patriarche, il va se passer une histoire intéressante !

Et à nouveau, le rédacteur en chef et le poète furent fort surpris mais le professeur les attira vers lui et, comme ils se tenaient penchés, il chuchota :

– Sachez que Jésus a existé.

– Voyez-vous, professeur, répliqua Berlioz avec un sourire contraint, nous respectons votre grand savoir, mais, nous-mêmes, sur cette question, nous avons un point de vue différent.

– Mais il n'y a pas de point de vue à avoir, répondit l'étrange professeur, il a juste existé, un point c'est tout.

– Mais il faut une preuve..., commença Berlioz.

– Il n'y a aucun besoin de preuve, répondit le professeur et il se mit à parler à voix basse tandis que son accent, allez savoir pourquoi, disparaissait : C'est tout simple : couvert de sa cape

20. Gerbert d'Aurillac (945 ? – 1003), dit « le savant », l'un des plus grands esprits de son temps, fut pape sous le nom de Sylvestre II. La légende dit qu'il était si savant qu'il ne pouvait qu'avoir fait un pacte avec le diable, et que c'est grâce à ce pacte qu'il était devenu pape.

blanche à doublure rouge sang²¹, marchant d'une démarche traînante de cavalier, tôt le matin du quatorze du mois printanier de nisan...

21. Cette doublure « rouge sang » de la cape de Pilate pose question. Il n'existait pas, à notre connaissance, de cape à doublure rouge dans la tenue habituelle des hauts dignitaires de l'Empire romain, mais le contraste entre le rouge et le blanc de la toge est évidemment signifiant.

CHAPITRE 2

PONCE PILATE

Couvert de sa cape blanche à doublure rouge sang, marchant d'une démarche traînante de cavalier, tôt un matin du quatorze du mois printanier de nisan, sous le portique couvert qui séparait les deux ailes du palais d'Hérode le Grand, parut le procureur de Judée, Ponce Pilate.

Ce que le procureur haïssait le plus au monde était l'odeur de l'huile de rose et, à présent, tout annonçait un jour noir parce que cette odeur avait commencé à poursuivre le procureur depuis l'aube. Le procureur avait l'impression que l'odeur de rose émanait des cyprès et des palmiers dans le jardin, que cet effluve maudit était venu se mêler à l'odeur de cuir du harnachement et à la sueur de ses gardes. Depuis les ailes du fond du palais où s'était disposée la première cohorte de la douzième légion, la Fulminante¹, qui avait accompagné le procureur jusqu'à Ierchalaïm, une espèce de fumerolle se glissait sous le portique, passant par la terrasse supérieure du jardin et à cette fumée un peu âcre qui attestait que les cuisiniers des centuries avaient commencé à préparer le repas venait se mêler cette sempiternelle odeur grasse de rose.

« Ô dieux, ô dieux, pourquoi me punissez-vous?... Non, pas de doute, c'est elle, c'est encore elle, cette maladie affreuse, insurmontable... l'hémicrânie², qui fait que la douleur vous prend la

1. La *Legio Fulminata* a réellement servi en Syrie et en Palestine à l'époque du Christ. Boulgakov avait trouvé ce nom, et l'avait souligné, dans son édition de *L'Antéchrist* d'Ernest Renan.

2. *Hémicrânie* est un des noms de la migraine – une douleur qui envahit la moitié du crâne. Boulgakov en souffrait cruellement dans les dernières années de sa vie, consacrées à la rédaction de son roman. Le nom en lui-même évoque le mont du Crâne, qui sera le lieu du supplice de Ieshoua.

moitié du crâne... il n'y a aucun remède contre elle, aucun salut... je vais essayer de ne pas bouger la tête... »

On avait déjà préparé un fauteuil sur le sol de mosaïque devant la fontaine, et le procureur, sans regarder personne, s'y installa, tendant la main de côté. Le secrétaire déposa respectueusement un fragment de parchemin dans cette main. Incapable de retenir une grimace de douleur, le procureur, de biais, fit courir son regard sur l'écrit, rendit le parchemin au secrétaire et marmonna avec effort :

– L'accusé est de Galilée ? Vous avez soumis l'affaire au tétrarque ?

– Oui, procureur, répondit le secrétaire.

– Et alors ?

– Il a refusé de conclure et a renvoyé la condamnation à mort prononcée par le Sanhédrin à votre confirmation, expliqua le secrétaire.

Un tic nerveux parcourut la joue du procureur et il demanda à voix basse :

– Faites venir l'accusé.

Aussitôt, depuis la terrasse du jardin jusqu'au balcon, deux légionnaires amenèrent et placèrent devant le fauteuil du procureur un homme d'environ vingt-sept ans. Cet homme était vêtu d'un vieux chiton bleu ciel déchiré. Il avait la tête couverte d'un bandeau blanc qu'une courroie maintenait autour de son front et ses mains étaient liées dans le dos. L'homme avait un gros bleu sous l'œil gauche et, au coin de la bouche, une estafilade couverte de sang séché. L'homme amené regardait le procureur avec une curiosité inquiète.

Celui-ci garda le silence, puis il demanda tout bas en araméen :

– Alors c'est toi qui appelas le peuple à détruire le temple de Ierchalaïm ?

Le procureur restait comme de marbre, et seules ses lèvres bougeaient imperceptiblement en prononçant ces mots. Le procureur était de marbre parce qu'il avait peur de bouger la tête, qui lui causait une douleur infernale.

L'homme aux mains liées fit un pas en avant et se mit à parler :

– Homme de bien ! Crois-moi...

Mais le procureur, sans bouger davantage et sans hausser la voix une seconde, l'interrompit :

– C'est moi que tu appelles un homme de bien ? Tu te trompes. À Jerchalaïm, tout le monde murmure que je suis un monstre de cruauté, et c'est la stricte vérité.

Et, de la même voix monocorde, il ajouta :

– Qu'on m'amène le centurion Mort-aux-rats.

Chacun eut l'impression qu'il faisait plus sombre sur le balcon quand le centurion de la première centurie Marcus, surnommé Mort-aux-rats, apparut devant le procureur. Mort-aux-rats dépassait d'une tête le soldat le plus grand de la légion et il était si large d'épaules qu'il cacha complètement le soleil qui se levait encore.

Le procureur s'adressa au centurion en latin :

– Ce criminel m'appelle un « homme de bien ». Sortez-le une minute, expliquez-lui comment il faut me parler. Mais ne l'estropiez pas.

Et tous, hormis le procureur immobile, accompagnèrent des yeux Marcus Mort-aux-rats qui, d'un geste de la main, fit signe au détenu de le suivre.

Les regards fixaient toujours Mort-aux-rats, où qu'il se montrât, à cause de sa taille, et, lorsqu'on le voyait pour la première fois, parce que son nez avait jadis été brisé par un coup de massue germaine.

On entendit retentir sur la mosaïque les pas lourds de Marcus, l'homme attaché le suivit sans bruit, un silence absolu tomba sous le portique, on entendit les tourterelles qui roucoulaient sur la terrasse du jardin près du balcon, et puis il y avait l'eau qui chantait une chanson gracieuse et subtile dans la fontaine.

Le procureur eut envie de se lever, de mettre sa tempe sous le jet d'eau et de se figer ainsi. Mais il savait que même cela ne le soulagerait pas.

Après avoir fait sortir le détenu du portique vers le jardin, Mort-aux-rats attrapa le fouet d'un légionnaire qui se tenait devant le piédestal d'une statue en bronze, et, sans prendre trop d'élan, il en asséna un coup sur les épaules du détenu. Le mouvement du centurion était léger et désinvolte, mais l'homme attaché s'effondra aussitôt, les jambes comme fauchées, il chercha son souffle, toute couleur disparut de son visage et ses yeux perdirent toute expression.

De sa seule main gauche, Marcus releva, comme un sac vide, l'homme à terre, le remit sur pied et dit, d'une voix nasillarde, en déformant les mots araméens :

– Le procureur de Rome, on l'appelle hégémon. On ne dit pas d'autres mots. On se tient droit. Tu m'as compris ou je te cogne encore ?

Le détenu recula mais sut se maîtriser, les couleurs lui revinrent, il reprit son souffle et répondit d'une voix enrouée :

– Je t'ai compris. Ne me frappe pas.

Une minute plus tard il se tenait à nouveau devant le procureur.

Une voix souffrante, terne, résonna :

– Nom ?

– Le mien ? se hâta de répondre le détenu, montrant de tout son être qu'il était prêt à donner les réponses les plus sensées et sans plus provoquer de colère.

Le procureur dit, à mi-voix :

– Le mien, je le connais. Ne te fais pas plus bête que tu n'es. Le tien.

– Ieshoua, se hâta de répondre le détenu.

– Tu as un surnom ?

– Ha-Notzri.

– Où es-tu né ?

– À Gamala, répondit le détenu, indiquant de la tête que là-bas, loin, quelque part, vers sa droite, au nord, il y avait une ville qui s'appelait Gamala.

– De quel sang ?

– Je ne sais pas au juste, répondit vivement le détenu, je ne me souviens pas de mes parents. On m’a dit que mon père était syrien...

– Et ton lieu de résidence ?

– Je n’ai pas de lieu de résidence, répondit, timidement, le détenu, je voyage de ville en ville.

– Ça peut se dire plus court, en un mot, un vagabond, dit le procureur, et il demanda : Tu as de la famille ?

– Personne. Je suis seul au monde.

– Tu sais lire et écrire ?

– Oui.

– Tu connais d’autres langues que l’araméen ?

– Oui. Le grec.

La paupière boursoufflée s’entrouvrit, l’œil recouvert d’un voile de souffrance se fixa sur le détenu. L’autre œil resta fermé.

Pilate passa au grec :

– Alors, comme ça, tu avais l’intention de détruire le bâtiment du temple et c’est à ça que tu appelais le peuple ?

Ici, le détenu se ranima, ses yeux cessèrent d’exprimer la peur et il lui répondit en grec :

– Homme de b... – ici, une lueur de terreur fusa dans les yeux du détenu après son quasi-lapsus – non, hégémon, jamais de la vie je n’ai eu l’intention de détruire le bâtiment du temple et je n’ai appelé personne à cette action insensée.

Le visage du secrétaire penché sur la petite table basse en train de transcrire la déposition trahit sa surprise. Il leva la tête mais la rebassa tout de suite vers son parchemin.

– Il y a beaucoup de gens qui se rassemblent pour les fêtes dans cette ville. Parmi eux, il y a des mages, des astrologues, des devins et des assassins, disait le procureur de sa voix monocorde, et il y a aussi des menteurs. Toi, par exemple, tu es un menteur. C’est écrit en toutes lettres : tu appelais à détruire le temple. Des gens ont témoigné.

– Ces hommes de bien, reprit le détenu et il se hâta d'ajouter: hégémon, ils n'ont jamais rien appris, et ils ont tout mélangé de ce que j'ai dit. En général, je commence à craindre que cet embrouillamini ne dure encore longtemps. Et tout ça parce qu'il écrit mal tout ce que je dis.

Il y eut un silence. Cette fois, ce furent les deux yeux souffrants qui posèrent un regard lourd sur le détenu.

– Je te le répète, mais c'est la dernière fois: cesse de vouloir te faire passer pour fou, bandit, déclara Pilate d'une voix basse et monocorde, on n'a pas beaucoup écrit sur toi, mais on en a assez pour te faire pendre.

– Non, non, hégémon, disait le détenu, tout entier tendu par le désir de convaincre, il y en a un qui me suit, là, il me suit avec son parchemin en peau de chèvre, et il n'arrête pas d'écrire. Mais, un jour, j'ai jeté un coup d'œil au parchemin, ça m'a fait peur. Je n'ai absolument rien dit de ce qu'il a mis. Je l'ai supplié, mais brûle ton parchemin, au nom du Ciel! Mais, lui, il me l'a arraché des mains et il s'est sauvé.

– Qui ça? demanda Pilate avec dédain et il porta sa main sur sa tempe.

– Lévi Matthieu, expliqua volontiers le détenu, c'était un collecteur de taxes, je l'ai rencontré la première fois sur le chemin de Béthanie, là où il y a le verger de figuiers qui fait un angle, et nous avons lié conversation. Au début, il a été très hostile, et même il m'injurait, c'est-à-dire, il pensait qu'il m'injurait, en me traitant de chien – ici, le détenu eut un petit rire –, moi, personnellement, je ne trouve rien dans cet animal qui fasse que je doive m'en sentir blessé...

Le secrétaire cessa d'écrire et lança par-dessous un regard étonné, mais pas sur le détenu, sur le procureur.

– ... N'empêche, il m'a écouté et il s'est radouci, continuait Ieshoua, et il a fini par jeter l'argent sur la route et il a dit qu'il irait voyager avec moi.

Pilate ricana d'une joue, découvrant ses dents jaunes, et marmonna, le buste tourné d'un bloc vers le secrétaire :

– Ô Ierchalaïm ! Ce qu’il ne faut pas entendre ! Un collecteur de taxes, vous entendez, qui jette l’argent sur les routes !

Ne sachant que répondre à cela, le secrétaire jugea nécessaire de reproduire le sourire de Pilate.

– Il avait dit que, dorénavant, l’argent, il le détestait, continuait Ieshoua pour expliquer la conduite étrange de Lévi Matthieu, et il ajouta : Et, depuis ce temps-là, il est devenu mon compagnon.

Avec la même grimace, le procureur regarda le détenu, puis le soleil qui poursuivait sa course implacable au-dessus des statues équestres de l’hippodrome, lequel s’étendait loin, en bas, à droite, et, d’un seul coup, pris d’une espèce de nausée torturante, il se dit que, réellement, il serait plus simple de prononcer juste deux mots : « Pendez-le. » De chasser aussi les gardes, de quitter le portique pour l’intérieur du palais, faire faire la pénombre dans la chambre, s’effondrer sur sa couche, demander de l’eau froide, appeler d’une voix plaintive son chien Banga et se plaindre à lui de son hémicrânie. Et l’idée du poison fusa soudain, comme une tentation, dans la tête douloureuse du procureur.

Il fixa le détenu de ses yeux troubles et, pendant un certain temps, il garda le silence en cherchant, comme une torture, la raison qui faisait que, sous la chaleur impitoyable du soleil de Ierchalaïm, ce détenu défigurés par les coups se tenait devant lui et quelles questions absolument inutiles il allait encore devoir lui poser.

– Lévi Matthieu ? demanda le malade d’une voix enrouée, et il ferma les yeux.

– Oui, Lévi Matthieu, reprit la voix haut perchée qui le torturait.

– Mais quand même, qu’est-ce que tu as dit à la foule à propos du temple, au marché ?

La voix du répondant semblait enfoncer des pointes dans les tempes de Pilate, elle était une torture indicible, et cette voix disait :

– Ce que je disais, hégémon, c’est que le temple de la vieille foi s’écroulerait et qu’il se bâtirait un nouveau temple, le temple de la vérité. Je l’ai dit comme ça, pour que ce soit plus clair.

– Mais, vagabond, qu'est-ce qui t'a pris d'agiter le peuple au marché en parlant d'une vérité dont tu n'as pas la moindre idée ? Qu'est-ce que c'est, la vérité ?

Et, là, le procureur pensa : « Dieux ! Je lui pose une question sans intérêt pour le procès... Ma raison refuse de m'obéir... » Et, de nouveau, l'image d'un liquide sombre jaillit devant ses yeux. « Du poison, du poison... »

Et, de nouveau, il entendit la voix :

– La vérité, c'est d'abord que tu as mal à la tête, et que tu as tellement mal que tu penses lâchement à te tuer. Non seulement tu n'as pas la force de me parler, mais tu as même du mal à me regarder. Et moi, en ce moment, bien malgré moi, je suis ton bourreau, ce qui me fait de la peine. Tu n'es même pas en état de réfléchir à quoi que ce soit, tout ce dont tu rêves, c'est de voir venir ton chien, la seule créature, visiblement, à laquelle tu sois attaché. Mais tes tortures vont s'arrêter tout de suite, ta migraine va passer.

Le secrétaire regarda le détenu en écarquillant les yeux et laissa en suspens le mot qu'il écrivait.

Pilate leva des yeux de martyr sur le prisonnier et vit que le soleil se tenait à présent assez haut sur l'hippodrome, qu'un rayon avait atteint le portique, qu'il se faufilait vers les sandales usées de Ieshoua, et que celui-ci essayait de s'écarter du soleil.

Ici le procureur se leva de son fauteuil, se prit la tête à deux mains et c'est de l'épouvante qui se peignit sur son visage jaunâtre et glabre. Mais il la réprima tout de suite par un effort de volonté et se rassit dans le fauteuil.

Pendant ce temps, le prisonnier poursuivait son discours, mais le secrétaire ne notait plus rien et, le cou tendu comme une oie, essayait de ne plus manquer le moindre mot.

– Voilà, c'est fini, disait le prisonnier, posant un regard bienveillant sur Pilate, et j'en suis très content. Je te conseillerais, hégémon, de laisser le palais un petit moment et d'aller faire une promenade à pied quelque part dans les environs, ne serait-ce que

dans les jardins du mont Eléon. L'orage approche... – le prisonnier se tourna, plissant les yeux dans la direction du soleil – ce sera plus tard, dans la soirée. Une promenade te ferait le plus grand bien, et, moi, je t'accompagnerais avec plaisir. De nouvelles idées me sont venues à l'esprit et je pense qu'elles pourraient t'intéresser, je t'en ferais part volontiers, d'autant que tu donnes l'impression d'être quelqu'un de très intelligent.

Le secrétaire devint pâle comme la mort et laissa tomber son rouleau.

– Le malheur, poursuivait le prisonnier que personne n'arrêtait, c'est que tu es trop renfermé et que tu as définitivement perdu foi en l'être humain. Ce n'est pas possible, quand même, accorde-le moi, de placer toute son affection dans un chien. Ta vie est pauvre, hégémon, – et, là, celui qui parlait se permit de sourire.

Le secrétaire n'avait plus qu'une idée en tête : devait-il, oui ou non, en croire ses oreilles. Il fallait bien les croire. Alors, il s'efforça d'imaginer sous quelle imprévisible forme allait éclater la colère du procureur impulsif face à l'insolence inouïe du prisonnier. Et, cela, le secrétaire n'arrivait pas à l'imaginer, même s'il connaissait bien le procureur.

C'est alors qu'on entendit la voix rauque, un peu enrouée, du procureur qui disait en latin :

– Déliez-lui les mains.

Un des gardes frappa le sol de sa lance, la passa à un autre, s'approcha et détacha les liens du détenu. Le secrétaire ramassa son rouleau, décida de ne plus rien inscrire pour le moment et de ne s'étonner de rien.

– Avoue, demanda Pilate à voix basse et en grec, tu es un grand médecin ?

– Non, procureur, je ne suis pas médecin, répondit le prisonnier, frottant avec délice son poignet pourpre, meurtri et enflé.

Brutalement, par en dessous, Pilate scrutait le prisonnier, tout le brouillard avait disparu de ses yeux, on y retrouvait les étincelles que chacun connaissait.

– Je ne te l'ai pas demandé, dit Pilate, mais peut-être parles-tu aussi le latin ?

– Oui, le latin aussi, répondit le détenu.

Le rouge monta aux joues jaunâtres de Pilate et il demanda en latin :

– Comment as-tu fait pour savoir que je voulais appeler mon chien ?

– C'est très simple, répondit le prisonnier en latin, tu faisais un geste dans l'air – et le prisonnier refit le geste de Pilate –, comme si tu voulais le caresser, et tes lèvres...

– Oui, dit Pilate.

Il y eut un silence. Ensuite, Pilate posa une question en grec :

– Et donc, tu es médecin ?

– Non, non, répondit vivement le détenu, crois-moi, je ne suis pas médecin.

– Soit, admettons. Si tu veux garder ça secret, garde-le. Ça n'a pas de rapport direct avec l'affaire. Et donc, tu affirmes que tu n'as pas appelé à détruire... ou à incendier ou à anéantir le temple d'une façon ou d'une autre ?

– Hégémon, je n'ai jamais appelé qui que ce soit à des actions semblables, je le répète. Est-ce que j'ai l'air d'un faible d'esprit ?

– Oh non, tu n'as pas l'air d'un faible d'esprit, répondit à voix basse le procureur et il sourit d'une sorte de sourire effrayant, alors jure-moi que ça n'a pas eu lieu.

– Sur quoi veux-tu que je te le jure ? demanda, se ranimant tout à fait, celui qu'il avait délié.

– Ne serait-ce que sur ta vie, répondit le procureur, c'est le moment rêvé de jurer sur ta vie, parce qu'elle ne tient qu'à un fil, sache-le.

– N'aurais-tu pas l'impression que c'est toi qui le tiendrais suspendu, hégémon ? demanda le détenu. Si c'est le cas, tu te trompes de beaucoup.

Pilate tressaillit et répondit, les dents serrées :

– Ce fil, je peux le couper.

– Et là encore tu te trompes, répliqua le détenu avec un sourire lumineux tout en levant le bras pour se garder du soleil, accorde-moi que le seul qui puisse trancher ce fil, c'est évidemment celui qui l'a suspendu.

– Bien, bien, dit Pilate en souriant, maintenant je ne doute plus que les badauds de Ierchalaïm aient pu te suivre comme des moutons. Je ne sais pas qui t'a pendu la langue, mais elle est bien pendue. À propos, dis-moi : c'est vrai que tu t'es présenté à Ierchalaïm en entrant par les portes de Suze à dos d'âne et accompagné par une foule de canailles qui te saluaient comme une espèce de prophète ?

Et, sur ce, le procureur désigna le rouleau de parchemin.

Le détenu lança un regard interloqué au procureur :

– Mais je n'ai jamais eu d'âne, hégémon, dit-il. Je suis bien entré à Ierchalaïm par les portes de Suze, mais à pied, et accompagné seulement par Lévi Matthieu, et personne ne m'a rien crié, parce que personne ne me connaissait à Ierchalaïm à ce moment-là.

– Ne connais-tu pas les dénommés, poursuivit Pilate, sans quitter le détenu des yeux, Dismas, ensuite Hestas, et un troisième, Bar-rabbas ?

– Je ne connais pas ces hommes de bien, répondit le détenu.

– C'est vrai ?

– C'est vrai.

– Et maintenant, dis-moi, qu'est-ce que tu as à toujours employer cette expression « des hommes de bien » ? C'est tout le monde que tu appelles comme ça ?

– Tout le monde, répondit le détenu, il n'y a pas d'hommes de mal sur terre.

– Première nouvelle, dit Pilate avec un ricanement, mais peut-être que je connais mal la vie !... Vous pouvez ne pas écrire la suite, fit-il, s'adressant au secrétaire qui cependant n'écrivait rien, et il reprit sa conversation avec le détenu : C'est dans un livre grec que tu as pêché ça ?

– Non, j’y suis arrivé par ma propre réflexion.

– Et c’est ça, l’enseignement que tu dispenses ?

– Oui.

– Et celui-là, là, par exemple, le centurion Marcus, qu’on a surnommé « Mort-aux-Rats », c’est un homme de bien ?

– Oui, répondit le détenu, mais, c’est vrai, il est malheureux. Depuis que des hommes de bien l’ont défiguré, il est devenu cruel et dur. Ça m’intéresserait de savoir qui l’a estropié.

– Je te le dirai volontiers, répliqua Pilate, parce que j’en ai été témoin. Des gens de bien se sont jetés sur lui comme des chiens sur un ours. Les Germains l’avaient pris par le cou, par les bras, par les jambes. Le manipule d’infanterie était tombé dans une embuscade, et si la turme³ de cavalerie n’avait pas chargé par le flanc, – c’est moi qui la commandais – toi, philosophe, tu n’aurais pas eu l’occasion de parler à Mort-aux-Rats. Ça s’est passé à la bataille d’Idistaviso⁴, dans la Vallée aux Vierges.

– Si quelqu’un lui parlait, dit soudain, rêveur, le détenu, je suis sûr qu’il changerait du tout au tout.

– Je suppose, reprit Pilate, que tu ne ferais pas trop plaisir à un légat de légion si tu te mettais en tête de parler à l’un de ses officiers ou de ses soldats. Du reste, ça n’arrivera pas, heureusement pour nous tous, et je serai le premier à y veiller.

C’est alors qu’une hirondelle jaillit sous le portique, elle traça un cercle sous le plafond doré, descendit et frôla de son aile acérée le visage d’une statue de bronze dans une niche, puis elle disparut derrière le chapiteau d’une colonne. Peut-être avait-elle eu l’idée d’y faire son nid.

Le temps qu’elle passe, la formulation de ses conclusions se forma dans la tête à présent claire et légère du procureur. Elle était la suivante : l’hégémon a examiné l’affaire du philosophe errant Ieshoua surnommé Ha-Notzri et n’y a trouvé nul délit.

3. La turme – *turma* – est un escadron de cavalerie de l’armée romaine.

4. Victoire des Romains sur les Germains d’Arminius en l’an 16.

En particulier, il n'a pas pu établir le moindre lien entre Ieshoua et les désordres survenus récemment à Ierchalaïm. Le philosophe errant est un malade mental. En conséquence de quoi, le procureur n'approuve pas la sentence de mort prononcée par le Sanhédrin restreint à l'encontre de Ha-Notzri. Néanmoins, compte tenu du fait que les discours utopiques de Ha-Notzri peuvent être à l'origine de troubles dans Ierchalaïm, le procureur éloigne Ieshoua d'Ierchalaïm et le condamne à la réclusion à Césarée de Straton, au bord de la Méditerranée, c'est-à-dire précisément où se trouve la résidence du procureur.

Il ne restait plus qu'à dicter cela au secrétaire.

Les ailes de l'hirondelle fusèrent juste au-dessus de la tête du procureur, l'oiseau s'élança vers la vasque de la fontaine et s'enfuit à l'air libre. Le procureur leva les yeux sur le détenu et vit qu'il y avait une colonne de poussière qui brûlait près de lui.

– C'est tout sur lui ? demanda Pilate au secrétaire.

– Non, hélas, répondit soudain le secrétaire et il tendit à Pilate un autre morceau de parchemin.

– Quoi encore ? dit Pilate, se renfrognant.

Après avoir lu ce qu'on venait de lui remettre, son expression changea encore davantage. Est-ce du sang noir qui afflua dans son cou et ses joues, ou bien se produisit-il quelque chose d'autre, toujours est-il que sa peau perdit son teint jaunâtre, devint plus brune et ses yeux semblèrent s'enfoncer.

Sans doute était-ce encore à cause du sang qui avait afflué à ses tempes et continuait d'y battre, mais le fait est qu'il advint quelque chose qui troubla la vision du procureur. Ainsi eut-il l'impression que la tête du détenu était tombée on ne sait où et qu'une autre était apparue à sa place. Cette tête, chauve, portait une couronne dorée à fleurons espacés. Sur le front se voyait une plaie ronde qui lui rongea la peau, une plaie sur laquelle on avait appliqué un onguent. La bouche édentée s'affaissait, la lèvre inférieure pendait en une moue capricieuse. Pilate eut l'impression que les colonnes roses du balcon avaient disparu, comme,

au loin, les toits de Ierchalaïm, en bas, derrière le jardin, et que tout était noyé dans la verdure impénétrable des jardins de Capri. Et il advint aussi quelque chose d'étrange à ses oreilles – comme s'il entendait, au loin, faibles mais menaçantes, résonner des trompettes et entendait très distinctement une voix nasillarde qui étirait, orgueilleuse, les mots : « Loi sur le crime de lèse-majesté... »

Des pensées jaillirent, brèves, sans lien, inouïes : « Il est perdu ! » et puis « Ils sont perdus ! » Et une autre pensée, en même temps, complètement absurde, sur une espèce d'immortalité, avec cela en plus que cette immortalité-là éveilla en lui une angoisse insupportable.

Pilate banda toutes ses forces, chassa la vision, ramena son regard sur le balcon et retrouva devant lui les yeux du détenu.

– Écoute, Ha-Notzri, commença le procureur en fixant une sorte de regard étrange sur Ieshoua : le visage du procureur était terrible, ses yeux étaient inquiets, as-tu jamais dit quoi que ce soit sur le grand César ? Réponds ! Tu as dit quelque chose ?... ou bien... tu n'as rien dit ?

Pilate étira le mot « rien » un peu plus longtemps qu'il ne sied de le faire au cours d'un procès, et ce regard transmettait à Ieshoua une certaine pensée comme s'il voulait que le détenu s'en imprègne.

– Dire la vérité est une chose très simple et très agréable, remarqua le détenu.

– Je n'ai pas besoin de savoir, répliqua Pilate d'une voix sourde et mauvaise, s'il t'est agréable ou non de dire la vérité. Il faudra que tu la dises. Sauf que, en la disant, pèse la moindre de tes paroles si tu ne veux pas non seulement mourir, mais mourir dans les supplices.

Nul ne sait ce qui advint au procureur, mais il s'était permis de lever la main comme pour se protéger d'un rayon de soleil, et, de derrière cette main, comme de derrière un bouclier, de lancer au détenu un regard lourd de sous-entendus.

– Et donc, disait-il, réponds, connais-tu un certain Judas de Qerryot, et que lui as-tu dit précisément, si tu as dit quelque chose, à propos de César ?

– Voilà ce qui s’est passé, raconta le détenu sans se faire prier, avant-hier soir, j’ai rencontré près du temple un jeune homme qui m’a dit s’appeler Judas, natif de Qerryot. Il m’a invité chez lui, dans la partie basse de la ville, et il m’a offert à manger...

– Un homme de bien ? demanda Pilate et une lueur diabolique passa dans ses yeux.

– Un homme de bien, absolument, et avide d’apprendre, confirma le prisonnier, il a montré le plus vif intérêt pour mes pensées et il m’a reçu avec la plus grande sympathie.

– Il a allumé les candélabres..., murmura Pilate au détenu, les dents serrées, et ses yeux continuaient d’étinceler.

– Oui, poursuivit Ieshoua, un peu surpris que le procureur eût tant de renseignements, il m’a demandé de dire ce que je pensais du pouvoir de l’État. Lui, cette question-là l’intéressait au plus haut point.

– Et qu’est-ce que tu as dit ? demanda Pilate. Ou bien tu diras que tu as oublié ce que tu as dit ?

Mais le désespoir perçait déjà dans le ton de Pilate.

– Entre autres, j’ai dit, racontait le détenu, que tout pouvoir était une violence sur les hommes et qu’il viendrait un temps où il n’y aurait plus de pouvoir, ni celui de César ni aucun autre pouvoir. L’homme passerait dans le royaume de la vérité et de la justice, où, en général, il n’y aurait plus besoin d’aucun pouvoir.

– Ensuite !

– Ensuite, il n’y a plus rien eu, dit le détenu, parce que, là, il y a des gens qui ont fait irruption, et ils m’ont lié les mains et m’ont conduit en prison.

Le secrétaire, s’efforçant de ne pas omettre un seul mot, traçait à la hâte ses signes sur le parchemin.

– Il n’y a jamais eu au monde, il n’y a pas et il n’y aura jamais de pouvoir sur les hommes plus immense et plus beau que le pouvoir de l’empereur Tibère !

La voix hoquetante et souffrante de Pilate s’était mise à tonner.

Le procureur lançait bizarrement des regards de haine au secrétaire et aux gardes.

– Et ce n'est pas à toi, espèce de fou criminel, de raisonner là-dessus !

Ici, Pilate s'écria :

– Que les gardes quittent le balcon !

Et, se tournant vers le secrétaire, il ajouta :

– Laissez-moi seul à seul avec le criminel, il s'agit d'une affaire d'État.

Les gardes levèrent leurs lances, et, faisant tinter en cadence leurs caligae ferrées, quittèrent le balcon pour le jardin, ensuite de quoi le secrétaire suivit les gardes.

Pendant un certain temps, le silence sur le balcon ne fut rompu que par la chanson de l'eau dans la fontaine. Pilate regardait le niveau de l'eau dans la vasque monter au-dessus du petit tuyau, se casser sur le bord, retomber en minces ruisselets.

C'est le prisonnier qui parla en premier.

– Je vois qu'un malheur est arrivé à cause de ce que j'ai dit à ce jeune homme de Qerryot. J'ai l'impression, hégémon, qu'il va lui arriver malheur, et je le plains beaucoup.

– Je pense, répondit le procureur avec un ricanement étrange, qu'il y a quelqu'un d'autre que tu devrais plaindre encore plus que Judas de Qerryot, et que, celui-là, il va passer un bien plus mauvais quart d'heure que Judas !... Et donc, Marcus Mort-aux-Rats, un bourreau froid et acharné, les gens qui, comme je le vois, – le procureur désigna le visage défiguré de Ieshoua t'ont frappé à cause de tes sermons, les brigands Dismas et Hestas, qui ont tué avec leurs complices quatre soldats, et, pour finir, ce traître détestable de Judas – ce sont tous des hommes de bien ?

– Oui, répondit le détenu.

– Et adviendra le règne de la vérité ?

– Il adviendra, hégémon, répondit Ieshoua avec conviction.

– Jamais il n'advient ! se mit soudain à crier Pilate d'une voix tellement terrible que Ieshoua eut un mouvement de recul.

C'est ainsi que, voilà bien des années, dans la Vallée aux Vierges, Pilate criait à ses cavaliers : « Taillez-les en pièces ! en pièces ! Le géant Mort-aux-Rats est pris au piège ! »

Il haussa encore sa voix cassée par les ordres, hurlant les mots de telle sorte qu'on les entende dans le jardin :

– Criminel ! Criminel ! Criminel !

Ensuite, baissant la voix, il demanda :

– Ieshoua Ha-Notzri, y a-t-il des dieux auxquels tu crois ?

– Dieu est un, répondit Ieshoua, en lui, je crois.

– Alors, prie-le ! Prie-le fort ! Remarque... – et la voix de Pilate se cassa – ça n'aidera pas. Tu n'as pas de femme ? demanda Pilate avec une angoisse étrange, sans réellement comprendre ce qui lui arrivait.

– Non, je suis seul.

– Quelle sale ville, murmura brusquement, sans raison, le procureur, il tressaillit des épaules, comme s'il tremblait de fièvre, et il se frotta les mains comme s'il les lavait, – je te jure, si on t'avait assassiné avant ta rencontre avec Judas de Qerryot, ç'aurait été mieux...

– Et si tu me laisses partir, hégémon?... demanda brusquement le détenu, et sa voix se fit inquiète : je vois qu'on veut me tuer.

Le visage de Pilate fut parcouru d'un tic, il fixa sur Ieshoua ses prunelles enflammées aux veinules rouges et dit :

– Tu imagines, malheureux, que le procureur de Rome peut libérer un homme qui aurait dit ce que tu as dit ? Ô dieux, dieux ! Ou bien tu penses que je suis prêt à prendre ta place ? Je ne partage pas tes idées ! Et écoute-moi : si à partir de cette minute tu prononces ne serait-ce qu'un seul mot, si tu parles à qui que ce soit, ô défie-toi de moi ! Je répète : défie-toi de moi !

– Hégémon...

– Silence ! s'écria Pilate et il suivit d'un regard furieux l'hirondelle qui venait de jaillir sur le balcon. À moi ! cria Pilate.

Quand le secrétaire et les gardes eurent repris place, Pilate déclara qu'il confirmait la sentence de mort édictée par l'assemblée

du Sanhédrin restreint à l'encontre du criminel Ieshoua Ha-Notzri, et le secrétaire inscrivit ce que Pilate venait de déclarer.

Une minute plus tard, le centurion Marcus Mort-aux-Rats se tenait devant le procureur. Le procureur lui ordonna de confier le criminel au chef du service secret et de lui transmettre l'ordre du procureur de tenir Ieshoua Ha-Notzri à l'écart des autres condamnés et aussi de défendre aux gardes du service secret, sous peine d'un châtement terrible, de parler de quoi que ce soit avec Ieshoua ou de répondre à aucune de ses questions.

Sur un signe de Marcus, la garde referma son cercle autour de Ieshoua et le fit sortir du balcon.

Ensuite, le procureur vit paraître devant lui un adonis à barbe blonde et plumes d'aigle sur le sommet du casque, gueules de lion étincelantes sur la poitrine, plaques dorées sur le ceinturon soutenant le glaive, souliers à triples semelles lacés jusqu'aux genoux et cape vermillon jetée sur l'épaule gauche. C'était le légat commandant la légion.

Le procureur lui demanda où se trouvait la cohorte de Sébaste. Le légat lui répondit que les sébastéens montaient la garde sur la place devant l'hippodrome, là où l'on allait annoncer au peuple la sentence relative aux criminels.

Alors, le procureur ordonna au légat de prélever deux centuries de la cohorte romaine. L'une d'elles, commandée par Mort-aux-Rats, devrait convoier les criminels, les chariots avec les instruments du supplice et les bourreaux qui devaient se rendre sur le mont Chauve, et, une fois arrivée au sommet, s'y mettre en position d'encerclement. L'autre devait être envoyée immédiatement sur le mont Chauve et entamer l'encerclement séance tenante. Dans le même but, c'est-à-dire la garde du mont, le procureur demanda au légat d'envoyer en soutien un régiment de cavalerie – une *ala* syrienne⁵.

5. L'*ala* est un escadron de cavalerie d'environ trois cents hommes.

Quand le légat eut quitté le balcon, le procureur ordonna au secrétaire d'inviter au palais le président du Sanhédrin, deux de ses membres et le chef de la garde du temple de Ierchalaïm, mais, ce faisant, il ajouta qu'il demandait de faire en sorte qu'avant la réunion commune avec toutes ces personnes, lui, il pût parler auparavant, et seul à seul, avec le président.

L'ordre du procureur fut exécuté très vite et à la lettre, et le soleil qui brûlait Ierchalaïm avec une sorte de fureur inouïe ne s'approchait pas encore de son zénith que, sur la terrasse supérieure du jardin, près des lions de marbre blanc qui gardaient l'escalier, le procureur rencontrait le président par intérim du Sanhédrin, le grand-prêtre de Judée Joseph Caïphe.

La paix régnait dans le jardin. Mais en quittant le portique pour la terrasse du jardin inondée de soleil avec ses palmiers aux troncs semblables à des pattes d'éléphants monstrueuses, une terrasse depuis laquelle le procureur vit se déployer devant lui toute cette ville de Ierchalaïm qu'il haïssait, avec ses ponts suspendus, ses forteresses, et, plus important que tout, cette masse de marbre défiant toute description avec ses écailles de dragon d'or en guise de toit – le temple de Ierchalaïm –, le procureur perçut de son ouïe aiguïlée, loin en bas, là où un mur de pierres séparait les terrasses inférieures du jardin de la place de la ville, un grognement étouffé où surnageaient par instants des voix toutes faibles, toutes fines – des sanglots ou des cris.

Le procureur comprit que, là-bas, sur la place, une foule innombrable d'habitants de Ierchalaïm agités par les derniers troubles s'était déjà rassemblée, que cette foule attendait avec impatience l'annonce de la sentence et qu'on y distinguait les cris sans repos des vendeurs d'eau.

Le procureur commença par inviter le grand-prêtre à passer sur le balcon afin de se protéger du soleil impitoyable, mais Caïphe s'excusa poliment, expliquant que c'était une chose qu'il ne pouvait pas faire une veille de fête. Pilate jeta un capuchon sur sa tête que menaçait un début de calvitie et

engagea la conversation. Cette conversation se déroula en grec.

Pilate dit qu'il avait examiné l'affaire de Ieshoua Ha-Notzri et avait confirmé la peine de mort.

Ainsi, pour cette exécution qui devait avoir lieu le jour même, c'est trois bandits qui étaient condamnés, Dismas, Hestas, Bar-rabbas et, en outre, ce Ieshoua Ha-Notzri. Les deux premiers, qui avaient entrepris de soulever le peuple contre César, avaient été pris les armes à la main par le pouvoir de Rome, ils étaient du ressort du procureur et, en conséquence, leur sort ne serait pas évoqué. Quant aux deux derniers, Bar-rabbas et Ha-Notzri, ils avaient été saisis par les pouvoirs locaux et condamnés par le Sanhédrin. Selon la loi, selon la coutume, il allait falloir libérer l'un des deux criminels en l'honneur de la grande fête de Pâques, qui tombait aujourd'hui.

Et donc, le procureur voulait savoir lequel des deux criminels le Sanhédrin avait l'intention de libérer : Bar-rabbas ou Ha-Notzri ?

Caïphe hocha la tête pour signifier qu'il avait compris la question et répondit :

– Le Sanhédrin demande de libérer Bar-rabbas.

Le procureur savait bien que ce serait précisément cette réponse-ci qu'il recevrait du grand-prêtre mais sa tâche consistait à montrer que cette réponse provoquait sa stupeur.

Pilate le fit avec un grand art. Les sourcils se relevèrent sur son visage hautain, le procureur regarda le grand-prêtre droit dans les yeux d'un air surpris.

– J'avoue que cette réponse me stupéfie, dit doucement le procureur, je crains qu'il n'y ait là un malentendu.

Pilate s'expliqua. Le pouvoir de Rome n'avait aucune intention d'empiéter sur les prérogatives des pouvoirs du clergé local, le grand-prêtre le savait parfaitement, mais, dans ce cas précis, nous avons affaire à une erreur patente. Et Rome ne pouvait se désintéresser, à l'évidence, d'une telle erreur.

De fait: les crimes de Bar-rabbas et de Ha-Notzri étaient absolument incomparables quant à leur gravité. Si le second, évidemment un fou, était coupable d'avoir prononcé des discours insensés qui avaient semé le trouble dans le peuple de Ierchalaïm et de quelques autres localités, le premier s'était chargé d'un crime autrement plus pesant. Bien plus, non seulement il s'était permis de lancer des appels directs à la révolte mais il avait tué un garde au moment de sa capture. Bar-rabbas était incomparablement plus dangereux que Ha-Notzri.

Au vu de ce qu'il venait d'expliquer, le procureur demandait au grand-prêtre de revoir sa décision et de libérer celui des deux condamnés qui était le moins dangereux, à savoir, sans ombre de doute, Ha-Notzri. Et donc ?...

Caïphe dit d'une voix calme mais ferme que le Sanhédrin avait examiné l'affaire attentivement et qu'il lui déclarait pour la seconde fois qu'il avait l'intention de libérer Bar-rabbas.

– Comment ? Même après ma requête ? La requête de celui par lequel s'exprime le pouvoir de Rome ? Grand-prêtre, répète une troisième fois.

– Et une troisième fois je te le déclare, nous libérons Bar-rabbas, dit calmement Caïphe.

Tout était fini et il n'y avait plus rien à dire. Ha-Notzri s'en allait pour toujours et personne ne pourrait plus guérir les douleurs terrifiantes, atroces, du procureur; elles n'auraient d'autre remède que la mort. Mais ce n'était pas cette idée qui venait de frapper Pilate. La même angoisse incompréhensible qui l'avait déjà assailli sur le balcon pénétrait tout son être. Il essaya tout de suite de l'expliquer, et l'explication fut étrange: le procureur eut la vague impression qu'il y avait quelque chose qu'il n'avait pas eu le temps de dire avec le condamné, ou peut-être quelque chose qu'il n'avait pas écouté jusqu'au bout.

Pilate chassa cette pensée, et elle s'envola dans la seconde, comme elle avait jailli. Elle s'était envolée, mais l'angoisse demeurait inexplicée car, malgré tout, elle ne pouvait être